9

Tu y es arrivé, on s'éloigne. Désynchronisés. Je le sens, je le vois, je l'entends dans tout ce silence que tu me laisses. À force de contraindre nos corps à l'ignorance, tu m'oublies un peu plus chaque instant. Mes messages restent sans réponse comme des bouteilles à la mer portées par le courant, destinées à s'échouer quelque part où tu n'es plus. Je passe mes journées à attendre une réponse, un signe, une trace qui me prouverait que je n'ai pas disparu de ton univers. Mais tu te fais attendre. Trois jours. Quatre jours. Cinq jours à tourner en rond, en manque. Je ne sais plus combler le vide autrement qu'en t'écrivant encore et encore ; jusqu'à l'obsession je t'harcèle d'appels et de mots pour m'accrocher encore à ton spectre désormais orphelin.

Chaque message sans réponse devient une nouvelle humiliation, chaque minute une confirmation que je n'existe plus à tes yeux. Quand tu daignes enfin me répondre, c'est en un mot. Deux peut-être. Secs, impersonnels, sans point d'interrogation, sans aucun prolongement possible, juste ce qu'il faut pour que je reste suspendu à l'espoir vain d'une véritable conversation. Là encore je me trompe : ce n'est qu'un moyen de plus pour te débarrasser de moi sans que je n'explose. Tu n'as plus besoin de moi, je le ressens, je ne suis plus ta priorité. Pire encore, je t'encombre et t'écœure. Plus je sombre, plus je deviens fade à tes yeux ; mon amour t'oppresse, mon désir de te garder te pousse à partir, et plus je cherche à m'accrocher,

plus je te répugne. Je m'amenuise peu à peu, devenu un fardeau que tu tolères encore. Par pitié.

Avant mes vingt ans, avant toi j'avais l'ascendant. Je ne me posais même pas la question, persuadé que ma présence suffisaient à susciter quelque chose. Les quelques relations que j'avais eues jusque-là n'avaient fait que confirmer cette impression : on me regardait, on me désirait, les filles ne détournaient pas les yeux, elles ne s'écartaient pas ; au contraire elles semblaient venir à moi. Je n'avais qu'à tendre la main pour qu'elles soient prêtes à m'élever à une hauteur que je ne méritais sans doute pas. C'était simple, fluide et naturel. Elles étaient fières de m'avoir à leurs côtés, fières de me tenir la main devant les autres, de m'embrasser au milieu de la foule comme un trophée qu'on exhibe. Moi je les laissais faire avec l'impression d'être au centre du monde. Les regards braqués je les prenais comme des évidences, et à cette époque tout cela m'est monté à la tête, je collectionnais les conquêtes comme des noms que je pouvais ajouter à ma liste invisible, pour impressionner les potes. On se vantait entre nous, en bêtise adolescente, comme si cela faisait de nous des hommes. Pour moi il n'y avait pas d'amour, pas d'affection sincère, juste un besoin pathétique d'être vu.

À travers elles je cherchais déjà ce que je n'arrive toujours pas à trouver aujourd'hui. Pour être aimé par tous, je prenais tout. Je n'avais aucun scrupule à séduire une fille en couple si elle laissait entrevoir une faille ; si elle le voulait, je n'hésitais pas. Ce n'était qu'un jeu, une compétition

où la gagne suffisait à tout justifier ; j'étais un petit con en quête de reconnaissance, persuadé d'être invincible.

À quinze ans, ma première fois. Un mercredi après-midi la maison vide, j'avais invité une fille encore plus jeune que moi. Elle ne me plaisait pas, je ne l'aimais pas. Elle n'était là que pour sa réputation, celle que mes amis m'avaient confiée fièrement, une fois être passés sur elle, eux aussi avant moi. Elle n'était là que pour ça, et moi pour remplir une case. Je ne voyais pas plus loin, un rite de passage, rien de plus. Quand le moment est arrivé, je me souviens avoir un peu hésité, elle avait pris les devants avec assurance, ses mains avaient glissé dans mon pantalon pendant que nous étions allongés sur mon lit d'enfant, sous un mur bleu décoré d'une frise d'animaux souriants. Innocents. Il n'y a pas eu de douceur, pas de baisers, pas de caresses. Après seulement quelques minutes sans rien ressentir, tout s'est terminé ; le bouquet final est arrivé presque aussitôt. Une fois m'être retiré, j'avais remarqué que le préservatif s'était fendu. Ma première fois avait donné le ton : chaotique et misérable.

Pour toute ma famille l'amour était une ligne droite, le mariage une autoroute que personne ne questionnait ; il n'y avait pas de doute, pas d'hésitation, pas de place pour l'échec. C'était un engagement qui se scellait une fois pour toutes. Tous, suivant ce modèle immuable, se mettaient en couple jeunes, donnaient naissance à une ribambelle d'enfants, puis restaient soudés, coûte que coûte. La rupture n'existait pas. Pour mes yeux d'enfant puis d'adolescent, c'était une évidence : les adultes de mon en-

tourage étaient liés les uns aux autres par une volonté qui dépassait leurs sentiments. L'amour était une chose qu'ils ne se permettaient pas de remettre en question, rien ne suggérait qu'un couple puisse se déliter, qu'il puisse être autre chose qu'une force stable et indestructible.

À cette règle il n'y a eu qu'un seul écart, une fissure dans un modèle parfait : le divorce de mon oncle. Lui aussi avait suivi le même chemin que les autres, il avait rencontré une femme, l'avait épousée, avait eu une fille avec elle, construit une maison, une vie. Vingt ans de mariage, puis un jour, sa femme est partie. Leur fille désormais adulte, ayant déjà quitté la maison, il s'était brutalement retrouvé seul. Je me souviens de la réaction familiale, ce n'était pas simplement de la tristesse ou de la compassion, c'était autre chose : un mélange d'incompréhension et de malaise. Comme si quelque chose d'impensable venait de se produire, un tabou explosait au grand jour. Il y avait eu des discussions à huis clos, des murmures échangés sur un ton grave. Malgré l'embarras, le noyau familial s'était regroupé autour de lui pour l'aider à recoller les morceaux, à comprendre ce qui lui arrivait.

Chez nous il n'y avait pas de modèle pour ce genre de situation, pas de manuel d'instruction : le divorce était une anomalie, un accident de parcours qu'il fallait gérer au mieux, sans trop en parler. Lui continuait à venir aux réunions de famille, en retrait, en décalage ; il était devenu celui qui avait échoué. Un soir il était là à l'apéritif avec les autres, moi je traînais avec mes cousins, passant des jeux d'enfants à la curiosité maladroite pour les discussions de

grands. Au cours de ces soirées on tendait l'oreille discrètement vers la table des adultes pour capter un mot, une phrase qui nous donnerait l'impression d'en savoir un peu plus sur leur monde. Ce soir-là, la conversation avait naturellement dérivé sur cet oncle, inévitablement, sa solitude nouvelle intriguait, interpellait et gênait aussi. Il fallait bien en parler, d'une manière ou d'une autre.

Ce fut d'abord sur un ton léger, sous la forme d'une plaisanterie presque bienveillante, que la question lui avait été posée : avait-il rencontré quelqu'un ? Avait-il des aventures ? Je ne me souviens pas de sa réponse exacte, mais elle n'avait pas convaincu. Il n'avait personne, rien de concret, rien d'assumé, alors la discussion avait changé de ton : l'ironie s'était faite plus mordante, plus insistante. Et puis ce mot avait fini par tomber. « Pédé. » Je l'entendais pour la première fois mis en contexte, dans ma famille, dans mon environnement immédiat. Il n'était pas prononcé comme une insulte, enfin pas tout à fait, il portait avec lui d'autres choses. Ce n'était pas une accusation, ni une affirmation : c'était une moquerie, un sous-entendu travesti. À ce moment-là, j'avais regardé mon oncle, j'avais vu sa réaction, son rire gras, l'esquive d'un geste de la main pour balayer la question ; il avait répondu ce qu'il fallait pour mettre fin à la conversation. De l'autre côté de la pièce, moi j'avais compris quelque chose : dans ce monde qui est le mien, dans cette famille, il y a des choses acceptables et d'autres qui le sont moins. Une vérité s'était imposée comme une évidence : *mieux vaut finir seul que d'être pédé*. Cette idée s'est imprimée en moi sans que je ne la remette